

Chroniques 01 Wonderful World

1. Le monde

chante « What a Wonderful World » la terre vacille.

2. Le réel, rien que le réel

Mon pied droit décide du rythme de ma marche le pied gauche suit. Méthode instinctive. Mon squelette avance seul détaché. Écrire est une méthode un plan une structure indépendante. Je pensais que mes symptômes unipolaires me rendraient plus simple ils m'ont rendu plus sauvage. J'arpente un monde qui n'est pas le leur. Le monde a peur des maladies psychiques qui s'expliquent peu. Eux ne sont pas fous Eux les autres. On dit ma peau n'est pas blanche. Dans la vitrine du chapelier elle est diaphane translucide, perception d'une absence de peau. Mes origines leur déplaisent. Ma culture est pour eux un mot creux une faillite de leur système. Leur empathie me déstabilise leurs discours m'agressent. Une main sur mon épaule me fait hurler. Me taire est me trahir dans un désert de malentendus. Je sais avoir trahi. Je suis souvent parti en oubliant de revenir. Jeter mes clés. Changer de cap. Enterrer des secrets inutiles. Le pouvoir ne m'a jamais intéressé. J'aime les silences. J'aime l'odeur du linge frais accroché aux terrasses, les verres en cristal posés sur nappe blanche leurs bords encore marqués d'un rouge à lèvres vif trace du passage d'une bouche, présences sous treille d'été. Les questions me tétanisent. Je perçois l'infime des détails des ambiances des micro gestes. Perception aiguë du réel corps en tension. Je lis le monde avec mon corps comme un livre. Mon hyperlucidité est une condition permanente. Rien ne m'épargne. À la campagne les odeurs de pluie me ravissent, elles m'insufflent paix et sérénité. Le béton est un composé de barreaux, peu en ont conscience. On rit quand je deviens clownesque. Faire semblant, donner le change. Je les vois avec fulgurance je sais ce qu'ils sont ce qu'ils représentent ce dont ils sont capables même là, au bord du lac. Au carrefour, une seule direction, la clarté des vents.

3. Insomnie

Encore nuit. Intérieur tamisé de rayures jaunes. Le jardin reste éclairé, cela me rassure. Je n'ai pas besoin de réveil, je sais qu'il est trois heures trente. Je suis éveillée depuis quelques minutes. Je plisse les yeux comme une enfant qui feint le sommeil. La nuit me traverse, noirs qui avancent et m'envahissent. Un souffle brutal, animal dans ma gorge. Elle est là. Mon sommeil se décolle de mes os. Je résiste, tente de rester au bord du sommeil, mais il s'effrite, s'invisibilise, se délite. Elle prend possession de mon corps. Mes pieds cherchent le sol. Mes mains avancent avant moi. Le cri déchirant d'une corne de brume me fait tressaillir. Debout, je m'habille à tâtons. Trop tôt pour la cuisine. Petite machine à café sur la commode. Bruit assourdi, le jus coule. Odeur première de café italien corsé sans sucre, petite tasse à moka. Il coule dans ma gorge comme une brûlure. Mon insomnie ne m'effraie plus, nous nous sommes apprivoisées. Enfant, la nuit me faisait hurler de peur. Adulte, elle s'est déplacée. Le jour m'effraie autrement. Pour avoir moins peur, je nidifie mes lieux de vie. Je ne suis pas seule, elle m'accompagne depuis des années. Ponctuelle. Aucune absence. La solitude est autre chose, glaciale, terrifiante. Vibrations sourdes dans mes doigts, ma tasse dans une main, je redessine mentalement les peintures autour de moi. Mon insomnie chronique se déploie à la même heure depuis tant d'années, elle crée des sculptures éphémères autour de moi. Aucun bruit. Une paix étrange, presque menaçante. J'écoute le silence posé sur ma peau, ce silence jamais neutre, démesuré, déclinant à mesure que le jour avance. Je n'ai pas allumé la lampe de chevet. Je n'en éprouve pas le besoin. Un autre café. Évanouissement de l'heure bleue. La porte de mon bureau s'ouvre.

4. De soi-même et d'écrire

Je me méfie des voix basses, elles me fatiguent comme les phrases trop prudentes. Je plaisante avec ma douleur pour qu'elle ne prenne pas toute la page. Les couloirs trop longs me donnent l'impression d'être suivie par moi même. Je déteste la manière arrogante qu'ont certains de saluer, elle me rappelle mes textes creux. Je me sens mieux dans une cuisine où quelque chose mijote que dans une chambre où quelqu'un m'attend, j'y écris mieux. J'oublie les prénoms des gens que je croise, jamais ceux qui me blessent. Aimer m'est difficile, écrire ne l'est pas moins. Je pleure les secrets des autres parce qu'ils ressemblent aux miens. Je ne crois pas que la maladie soit une faute morale ni une excuse, elle est une ombre qui s'invite dans mes phrases. Je préfère les

« *Le monde est vaincu et nous avons suivi ça l'œil
yeux ouverts. Aussi nous pouvons nous retourner
tranquillement et continuer à vivre.* »

F. Kafka

Journal, Éditions Folio Essais, p. 476



terrasses ouvertes aux patios fermés, j’y écris en souriant. Je ne sais pas si mon écriture est drôle, mais je fais rire quand je ne le veux pas, le ridicule l’emporte. Je ne supporte pas les respirations fortes, mais je dors près de celles qui ont peur, j’écris près d’elles, pour elles. Les mots « crise » et « rechute » me donnent envie de m’asseoir sur le sol pour écrire avec la terre la creuser y enfoncer ma tête. Je ne sais pas si je suis courageuse ou têtue, mais je continue. Pourquoi ? Je regrette peu, mais longtemps, comme les phrases maladroites, les textes en absence de stylistique, les jours sans. Je cherche la netteté, la fluidité, pas la nouveauté, le fond et la forme en osmose. Je lave les sols pour calmer mon cœur, je nettoie les tables pour stabiliser ma main, je passe l’aspirateur pour réduire mes bruits intérieurs. ils ne désarment pas. Je préfère les maisons de pêcheurs sans espérance aux maisons de maîtres hantées, penser écrire avec peu de lumière. Les voix humaines ne me rassurent pas, les chants des phrases silencieuses davantage. Je me sens parfois en sécurité avec les textes qui ne me ménagent pas, ceux qui me laissent exsangue. Je ne prépare pas ma vieillesse, j’y suis ; je redoute ma finitude, j’écris pour retarder l’ouverture de la porte. Je suis inattentive à l’argent, attentive aux plaintes silencieuses, elles me nourrissent. Je change d’humeur selon l’heure du jour, mon écriture aussi. Je me trouve plus vivante de profil que de face, plus juste dans l’ombre que dans la lumière. Je n’ai pas d’avis sur mon courage. Écrire n’est pas une raison de vivre. Mes voix intérieures se mettent au service du tissage, construisent les dialogues des personnages les sensibilisent à l’acte d’écrire. Le lecteur donnera sens à leur voix. Je ne cherche pas à guérir, je cherche à tenir, à dire, à me faire entendre, je ne nomme pas un dixième de ce qui m’habite. Je ne sais pas écrire. Mes souvenirs poussent inutilement. Je ne sais pas si je suis en exil ou en décalage. Je ne sais pas si je suis revenue ou si je n’ai jamais quitté ce que je fuis. Je ne sais pas si j’écris l’oubli ou si ma mémoire m’étreint. J’écris d’une rive à l’autre.

5. Animal

L joue à attraper les scorpions enfouis dans les cavités éparpillées du mur de l’école laïque, jaunâtre et laid. Jeu excitant, si singulier, dont elle répétait le geste aussi souvent qu’elle le pouvait. Sa joie illumine son visage d’une infinie tristesse, elle les relâche toujours sans dommage. Son sourire, miroir de sa sensibilité à la douceur craquelée. Un pacte scellé. Entre eux et elle. L. ne rejoignait jamais les autres enfants pour construire un cercle fait de charbons ardents. Choisir un premier scorpion pour le placer au centre du feu. Ils observaient avec une cruauté malsaine et macabre, ses réactions face au danger. Le scorpion à la peau luisante et noire, cherche en vain un passage. Aucune issue. Condamnation. Traversé par l’esprit d’un samouraï, son corps, sabre dressé vers les ténèbres, reste immobile. Recueilli. Il se prépare à son dernier combat. Il suit lentement, très lentement sa tradition. La voie du Bushido avec une volonté déterminée, apaisée de mourir. Sa solitude, dans les crépitements du feu lui transmet une dernière fois, les strophes du poème Hagakure :

*« Quand tu te retrouveras au carrefour des voies
et que tu devras choisir la route, n’hésite pas :
Choisis la voie de la mort ».*

Il lève son dard empoisonné, s’injecte consciemment son venin et tombe foudroyé. Les autres rient.

L part,

*« Le monde est vaincu et nous avons suivi ça l
yeux ouverts. Aussi nous pouvons nous retourner
tranquillement et continuer à vivre. »*

F. Kafka

Journal, Éditions Folio Essais, p. 476

